



# *Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine*

Christian Gensbeitel \*

*A la mémoire de Michelle Gaborit*

## *Deux édifices aux caractéristiques communes*

Les deux églises de Saint-Georges-de-Montagne, dans le nord de la Gironde, et de Saint-Denis-du-Pin, dans le nord de la Charente-Maritime, surprennent le visiteur par la singularité des silhouettes de leurs clochers, qui forment à eux seuls un groupe à part dans le paysage de l'architecture romane de l'ancienne Aquitaine. Ces deux édifices n'ont d'ailleurs pas seulement en commun la forme gracile et élancée de leurs tours. Ils présentent, malgré certaines divergences, plusieurs caractères particuliers qui confirment le rapprochement suggéré par celles-ci. Ainsi, la position latérale de ces tours, sur un pseudo bras de transept nord pour Saint-Georges et sur le flanc sud de la nef pour Saint-Denis, doit-elle être soulignée. De même, les deux églises possèdent-elles une nef traditionnelle, simplement charpentée et construite en maçonnerie de moellons, ce qui les inscrit dans la catégorie des églises que l'on associe en général au XIe siècle. Toutefois, les comparaisons s'arrêtent là, pour des raisons essentiellement accidentelles. L'église de Saint-Denis-du-Pin est en effet mutilée et plus difficile à appréhender que celle de Saint-Georges-de-Montagne, qui a conservé une relative homogénéité, et dans tous les cas une plus grande intégrité.

## *Saint-Georges-de-Montagne*

### *Une église très étudiée et une chronologie incertaine*

L'église girondine, la mieux conservée des deux, est celle qui bénéficie d'une plus grande notoriété. Parfaitement décrite dans ses notes par le marquis de Castelnau <sup>1</sup>, qui souligna son intérêt architectural dès 1861 tandis que Léo Drouyn en réalisait plusieurs dessins <sup>2</sup>, elle fut également étudiée par Brutails au début du XXe siècle <sup>3</sup>. Pierre Dubourg-Novès <sup>4</sup> reprit les arguments de ces auteurs en y adjoignant quelques comparaisons pleines de pertinence, tandis que Michèle Gaborit <sup>5</sup> consacra à ce monument une notice monographique dans sa thèse en en proposant une relecture. Cette nouvelle interprétation fut relayée par un article de Claire Hanusse à l'occasion du Congrès Archéologique de France en 1989 <sup>6</sup>.

\* Maître de conférences en histoire de l'art médiéval. Université Michel de Montaigne, Bordeaux III. CNRS UMR 5060/IRAMAT-CRP2A/Centre Léo-Drouyn.

1.. . Castelnau 1861, notice 293, p. 271-277.

2.. . *Idem*.

3.. . Brutails 1912, p. 109-110.

4.. . Dubourg-Novès 1969, p. 52-58.

5.. . Gaborit 1979, t. 2, p. 367-370.

6.. . Hanusse 1990.



Fig. 1. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Chevet et clocher vus du nord-est.

De l'histoire de l'église, nous ne savons que peu de chose. Elle apparaît pour la première fois dans un texte en 1110, à l'occasion de sa donation à la collégiale de Saint-Emilion par l'évêque Arnaud Guiraud <sup>7</sup>. Saint-Georges est citée dans une liste des paroisses du diocèse en 1398 <sup>8</sup>, et par la suite, aucune mention n'en est connue jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Un récent travail de Master 1 en histoire de l'art a permis de répertorier plusieurs documents d'archives relatifs à l'état de l'édifice sous l'Ancien Régime et au XIXe siècle <sup>9</sup>. Comme souvent, on y déplore le relatif délabrement de l'église, sans qu'il soit possible d'en évaluer pleinement l'étendue. On retiendra en particulier la mention de «fermetures en pierre» des fenêtres <sup>10</sup> en 1687, et les besoins en réparation, en particulier au clocher, dont il est dit qu'il «tomba en partie» en 1758. Les travaux de réparation, apparemment peu importants furent réalisés très vite, à la charge du chapitre de Saint-Emilion <sup>11</sup>. En 1846, l'architecte Auguste Labbé (fig. 2 et 3) fut amené à proposer un devis pour «consolidation urgente» <sup>12</sup>, mais, faute de crédits, il ne reprit finalement que la charpente de la nef, comme le rappelle Brutails <sup>13</sup>.

Quelques travaux furent réalisés en 1905, en particulier sur le clocher, et l'église fut finalement classée au titre des Monuments historiques en 1920. Mais en 1964, certaines baies, déjà occultées au XIXe siècle, étaient encore bouchées <sup>14</sup>. Une

7. Biron 1925, p. 80.

8.. A.D.Gir. G 236 IX.

9.. Bourgade 2009, t. 1, p. 29-39.

10. A.D.Gir. G 640.

11. A.D.Gir. G 664 ; une fois de plus, il est difficile de savoir précisément ce que signifie la phrase : «*le clocher tomba en partie*». Il est clair que l'ouvrage devait présenter certains désordres, mais en aucun cas on ne peut imaginer qu'il se soit effondré, même partiellement.

12. A.D.Gir. 2 O 3193.

13. Brutails 1912, p. 109.

14. Castelnau 1861 ; DRAC Aquitaine, Centre de documentation des Monuments historiques, dossier de classement de Saint-Georges-de-Montagne, photographies de plans et relevés de Labbé, datés de 1849 et note de l'architecte en chef Rapine pour appuyer le classement ; SDAP Gironde, dossier «Saint-Georges-de-Montagne».

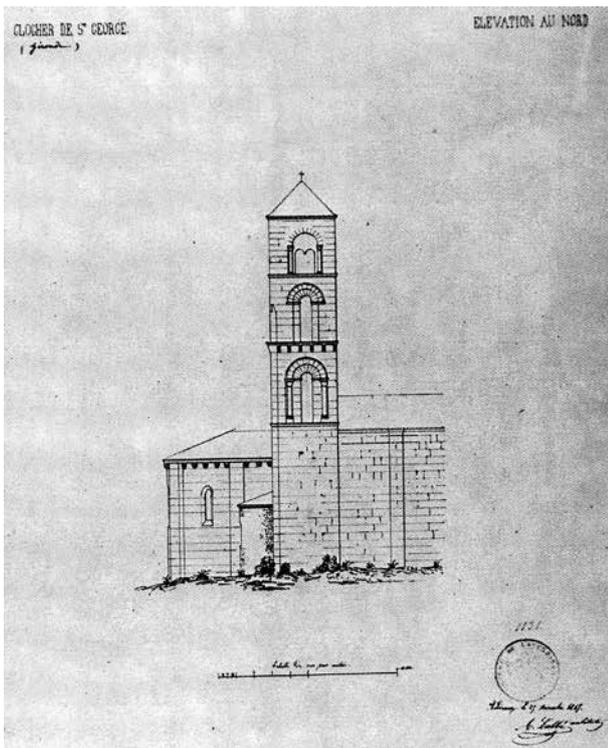


Fig. 2. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Élévation nord du clocher et de l'abside.  
A. Labbé, 1849. DRAC Aquitaine.

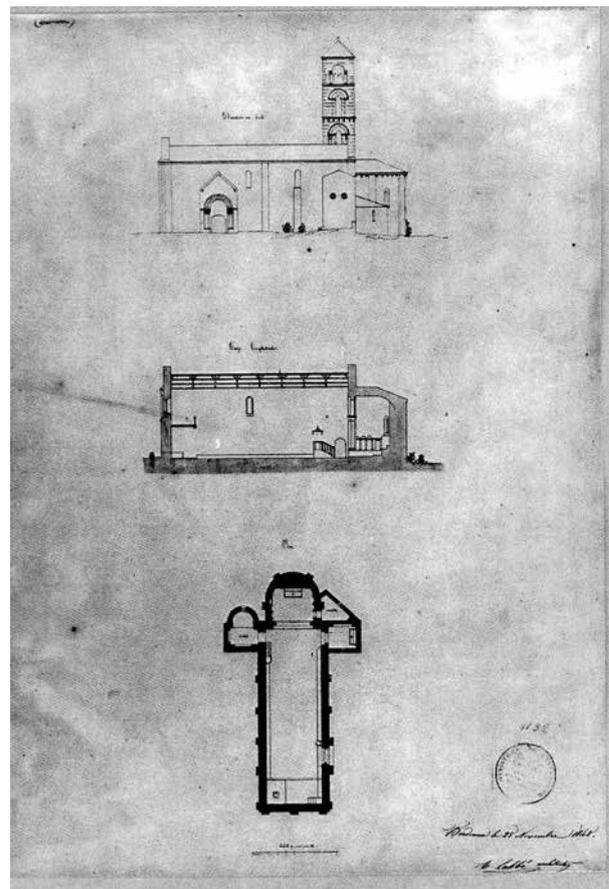


Fig. 3. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Coupe, élévation sud et plan. A. Labbé, 1848. DRAC Aquitaine.

campagne de travaux complète fut effectuée en 1969, suivie de plusieurs autres qui donnèrent à l'édifice son apparence actuelle<sup>15</sup>.

Il ressort de l'analyse des sources disponibles que, depuis le milieu du XIXe siècle, l'édifice n'a pas connu de remaniements majeurs à l'exception de la démolition d'une sacristie qui avait remplacé l'absidiole sud, de la disparition des éléments mobiliers du XVIIIe siècle et du rétablissement des baies de la nef et du clocher<sup>16</sup>.

Rappelons brièvement les caractéristiques de l'église : d'un plan en croix latine (fig. 4), elle est dotée d'une nef rectangulaire longue et assez étroite de 20,5 m x 6,8 m, à laquelle on accède par un portail latéral inscrit dans un avant-corps s'ouvrant sur son flanc sud (fig. 5). De ce fait, la façade occidentale, épaulée par trois contreforts plats et surmontée d'un pignon, ne dispose d'aucune porte. Seul un oculus s'ouvre au-dessus du contrefort central, qui est moins élevé que les deux autres. La nef, simplement charpentée, est construite en moellons. Le mur gouttereau

nord présente un rythme très régulier de trois travées, éclairées par des fenêtres en plein cintre à claveaux étroits et délimitées par des contreforts plats montant jusqu'à la corniche. Le mur sud présente une structure différente, bien qu'on y retrouve trois fenêtres semblables. La différence tient non seulement à la présence de l'avant-corps du portail, doté d'un pignon (fig. 6) qui se dresse entre les deux fenêtres les plus occidentales, excluant ainsi la présence d'un contrefort, mais également à l'existence, sous la plus orientale des trois baies, d'un contrefort plat dont le talus s'arrête exactement sous l'appui de la fenêtre. Deux appendices latéraux symétriques s'ouvrent de part et d'autre de l'extrémité orientale de la nef pour former un « transept bas ». Leur symétrie est cependant toute relative, le bras sud ayant perdu son absidiole orientée, et le bras nord, qui a conservé la sienne, portant l'élégant clocher qui signale

15. SDAP Gironde, dossier «Saint-Georges-de-Montagne».

16. . *Idem*.

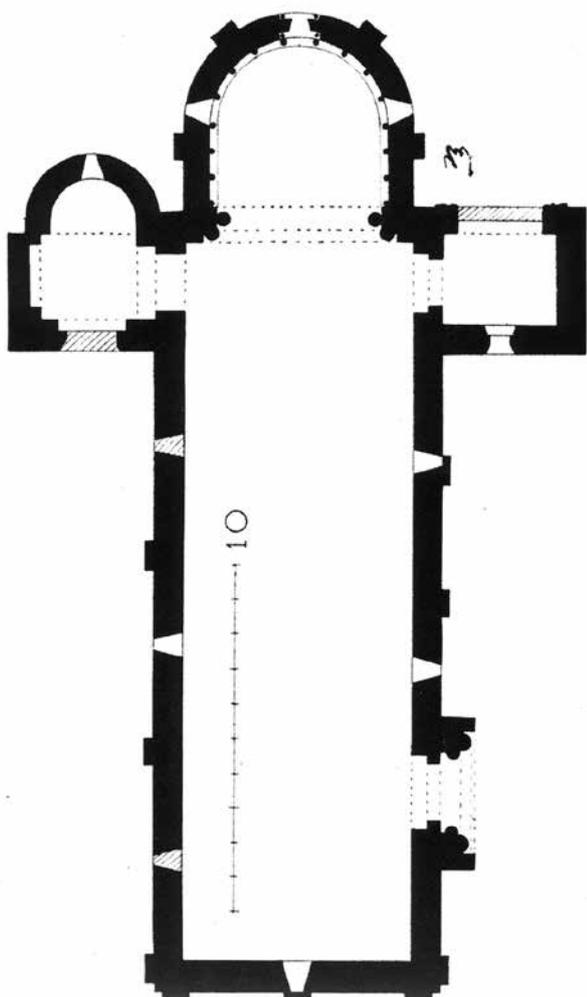


Fig. 4. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Plan publié par J.-A. Brutails. 1912.

au loin la présence de l'église. Les deux bras sont voûtés : un berceau, sans doute moderne, couvre le bras sud, tandis qu'une coupole sur pendentifs, dont la forme trahit l'empirisme de la construction, est établie sur le bras nord.

Le chevet comprend une courte travée droite et une abside voûtée en cul-de-four et éclairée par trois baies en plein cintre dépourvues de modénature à l'extérieur. A l'intérieur, la baie axiale se distingue par la présence de deux colonnettes s'intégrant dans son large ébrasement à ressauts. Entièrement en pierre de taille et rythmée par des contreforts sur toute la hauteur, l'élévation extérieure est couronnée par une corniche que porte une série de modillons sculptés à motifs figurés (personnages enlacés, acrobate obscène, têtes animales, bustes) et végétaux. L'intérieur de l'abside, où règne également la pierre de taille,

est marqué par la présence d'une arcature sur colonnettes libres au rythme très serré qui anime la moitié inférieure du mur, sous le niveau des fenêtres (fig. 9). Une série de chapiteaux sculptés assez rustiques accompagne ce décor architectural. De même, les colonnes groupées qui portent les deux rouleaux de l'arc triomphal sont dotées de chapiteaux sculptés. Au portail méridional subsistent également des reliefs, sur les chapiteaux des deux colonnettes des piédroits (fig. 7 et 8), mais aussi sur la frise soulignant le pignon de l'avant-corps. La présence de ce décor associé à des parements en pierre de taille a conduit les auteurs les plus récents à distinguer dans cet édifice deux phases de construction, là où le marquis de Castelnau<sup>17</sup>, ou plus récemment Pierre Dubourg-Noves<sup>18</sup>, voyaient un édifice homogène du XIe siècle. La nef et le transept bas seraient, selon Michelle Gaborit et Claire Hanusse<sup>19</sup>, les témoins d'un premier édifice, bâti au cours du XIe siècle, dont l'abside aurait été reconstruite dans un deuxième temps, vers le début du XIIe siècle. Le clocher au-dessus de l'ancien bras nord du transept et l'avant-corps du portail méridional seraient contemporains de cette nouvelle abside.

Dans sa thèse, Michelle Gaborit associe également à la seconde campagne le voûtement du bras nord de transept, de même qu'une reprise de toutes les fenêtres de la nef qu'elle compare à celles de l'abside. Selon elle, seule la fenêtre à linteau monolithe échancré du pignon du bras sud serait un témoin de l'édifice primitif. Les baies à arcs clavés de la nef, effectivement comparables à celles de l'abside, seraient postérieures. Les fenêtres à double rouleau des étages du clocher illustreraient ainsi une dernière étape dans une définition typo-chronologique esquissée par ailleurs dans un chapitre de synthèse<sup>20</sup>. Or, il nous semble que ce schéma chronologique n'est pas nécessairement aussi systématique. Dans la Saintonge voisine, bien des exemples laissent penser que les fenêtres plus ou moins larges, à claveaux étroits ou «cunéiformes», qui appartiennent à une tradition haut-médiévale bien repérée<sup>21</sup>, sont souvent antérieures aux petites baies à linteau monolithe échancré<sup>22</sup>. D'autre part, la présence de fenêtres à linteaux

17. Castelnau 1861, p. 277.

18. Dubourg-Noves 1969, p. 56.

19. Gaborit 1979, t. 2, p. 269 ; Hanusse 1990, p. 221.

20. Gaborit 1979, t. 1, p. 51.

21. Il suffit de citer, par exemple, les fenêtres de certaines constructions du haut Moyen Age telles que le chevet de l'église de Civaux ou le baptistère Saint-Jean, en Poitou, ou, pour le XIe siècle, celles des églises de Jarnac et de Bassac, en Saintonge, qui appartiennent au début du XIe siècle. Les fenêtres de la nef primitive de l'abbatiale Notre-Dame de Saintes, consacrée en 1047, entrent également dans cette catégorie. Gensbeitel 2004-2, notice 91.

22. L'exemple le plus frappant est celui de la nef de Saint-Martial-de-Vitaterne, où des fenêtres à linteaux monolithes sont venues dans un deuxième temps réduire de grandes baies à arcs clavés. Gensbeitel 2004-2, notice 82.



Fig. 5. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Nef et bras sud du transept.

monolithes échancrés ne nous paraît pas devoir être mise en relation exclusivement avec des constructions de datation haute. On retrouve ce type de baies dans des contextes relativement tardifs, parfois même sur des édifices du XII<sup>e</sup> siècle, dans des murs en pierre de taille<sup>23</sup>. Au demeurant, ce sont aussi des linteaux monolithes échancrés qui coiffent les baies géminées du dernier étage du clocher. Quant à la fenêtre du pignon du bras sud, il faudrait, avant même de lui conférer un certificat d'ancienneté, considérer les possibles remaniements qui ont affecté les parties hautes de ce segment architectural et en particulier la présence d'impostes placés aux angles, nettement en dessous de l'amorce du pignon, comme si celui-ci avait été nettement rehaussé.

Bien des questions restent en suspens concernant cet édifice, que seule une étude détaillée du bâti - qui reste à être menée - pourrait aider à résoudre. Les différences de calibre des moellons sont en effet visibles aussi bien sur l'élévation du bras sud que sur le bras nord, à la base du clocher, mais aussi sur la nef, dont le mur sud inclut en outre un fragment de chapiteau antique en réemploi et quelques assises de moellons disposées

de biais. Du reste, rien ne permet d'expliquer à l'heure actuelle le décalage des contreforts du mur sud<sup>24</sup>, par exemple, ou la présence, sur le pignon oriental de la nef de métopes ornées de perforations circulaires cernées d'un trait comparables à celles que l'on voit sur le clocher. Des remaniements ont sans doute affecté le monument au cours des siècles, et il conviendrait d'en établir une chronologie relative plus fine. A tout prendre cependant, même si nous admettons la réutilisation de murs en moellons plus anciens, la physionomie générale de l'édifice n'en demeure pas moins très cohérente et si les éléments en pierre de taille ont été insérés dans un second temps avec suffisamment d'habileté pour qu'aucune reprise ne soit perceptible, il s'agirait d'un véritable remodelage esthétique qui n'aurait

23. Par exemple sur la nef de l'église de Gémozac (17).

24. Claire Hanusse l'explique par la présence de l'avant-corps du portail. Cela ne justifie en rien la présence d'un contrefort sous une fenêtre, ni même leur simple présence, dans la mesure où l'on n'avait manifestement pas l'intention de voûter cette nef. Leur fonction sur la façade occidentale n'est pas plus expliquée ; Hanusse 1990, p. 228.



Fig. 6. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Portail sud.

rien laissé au hasard d'une «économie de chantier» quelque peu pusillanime. La conservation des murs d'une église ancienne dépasserait ici le cadre d'une simple reprise. On a bien voulu donner l'image d'une construction conçue dans sa globalité, où le portail d'entrée, très architecturé, et le sanctuaire, dont la présence est littéralement «accentuée» par le voisinage direct de la tour, sont placés au premier rang selon une subtile hiérarchie que dessinent l'emploi distinct des matériaux et la distribution de la sculpture. Qu'elle soit issue d'un remaniement ou qu'elle résulte d'un projet unique, la mixité de l'appareil de cet édifice s'offre pleinement comme l'expression d'une esthétique en soi, et non comme une configuration accidentelle. Elle illustre ainsi une hypothèse de travail que nous essayons de mettre à l'épreuve des faits sur un large territoire de l'ancienne Aquitaine.

L'homogénéité du décor sculpté - argument utilisé à juste titre par Michelle Gaborit et Claire Hanusse pour l'associer aux parties en pierre de taille - se révèle partout où celui-ci est présent, malgré la diversité des motifs et une relative maladresse dans l'exécution de certaines œuvres. On n'y trouve que peu d'échos des productions de la région environnante, à l'exception notable de l'église Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion <sup>25</sup>, et il est difficile de la rattacher aux grands

25. A la suite de Pierre-Dubourg-Novès, Michelle Gaborit a établi fort justement le lien avec cette église située hors des murs de Saint-Emilion, non loin de la collégiale. Dubourg-Novès 1969, p. 55 ; Gaborit 1979, t. 2, p. 370.

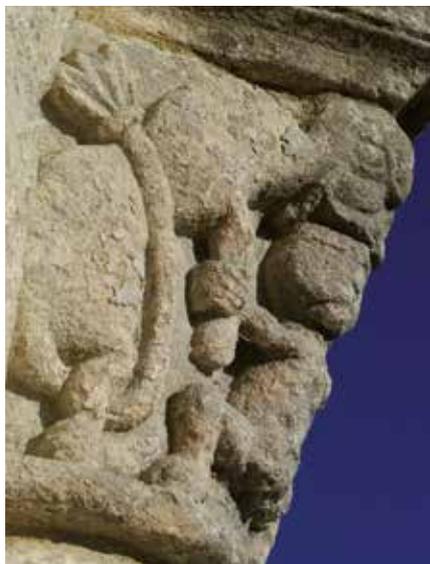


Fig. 7. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Chapiteau de droite du portail.

Fig. 8. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Chapiteau de gauche du portail.



Fig. 9. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Arcature de l'abside.

courants qui se laissent identifier en Bordelais au XII<sup>e</sup> siècle, tels que ceux issus de la Sauve-Majeure, de la Gascogne, du Languedoc ou de la Saintonge voisine. Il s'agit ici d'un décor assez médiocre, dans l'ensemble, et donc difficile à dater, même si l'on peut identifier certains archaïsmes, tels les motifs d'entrelacs de certains chapiteaux ou le traitement particulier des thèmes végétaux des corbeilles de l'arcature intérieure de l'abside. Ce sont les modillons qui offrent les formes les plus travaillées, avec certaines figures en demi-relief au modelé rond, mais qui demeurent assez raides, et qui s'inscrivent clairement dans la continuité de celles qui peuplent, de façon éparse, plusieurs corbeilles intérieures ou les quelques figures préservées du portail.

La sculpture du portail nous fournit une opportunité de rapprochement, que nous avons déjà eu l'occasion d'établir il y a quelque temps<sup>26</sup>, avec des œuvres assez éloignées, mais dans le périmètre aquitain. C'est en effet vers le Poitou, et toujours vers cette période charnière entre la fin du XI<sup>e</sup> et l'aube du XII<sup>e</sup> siècle que renvoient la modénature et la sculpture de ce portail en avant-corps. En effet, aussi bien la plastique particulière des

chapiteaux que les silhouettes en bas-relief qui subsistent sur le pignon sont très proches de celles que l'on peut observer sur la façade occidentale de l'église Saint-Savinien de Melle, dans les Deux-Sèvres, édifice doté, lui aussi, d'une nef unique qui ne fut jamais voûtée<sup>27</sup>. On y retrouve des jeux d'entrelacs sur un des chapiteaux, comme à Montagne, mais aussi un de ces curieux «bonshommes» au dessin naïf et maladroit, qui tient lui-aussi un tau, tandis que d'autres scènes, de combats ou d'affrontements, sur les métopes de la corniche qui surmonte le portail, s'inscrivent dans la même veine que celle qui est conservée à Saint-Georges. On pourra signaler enfin, sur une des métopes de Melle, une scène représentant un couple enlacé analogue à celui, exprimé en volume, de l'un des modillons de l'abside girondine. Les moulures multiples de la voussure du portail se prêtent également au rapprochement avec celles de l'église poitevine.

26. Gensbeitel 2004-1.

27. . . Toutefois, à Melle, la pierre de taille est systématiquement employée, y compris sur les murs gouttereaux de la nef.

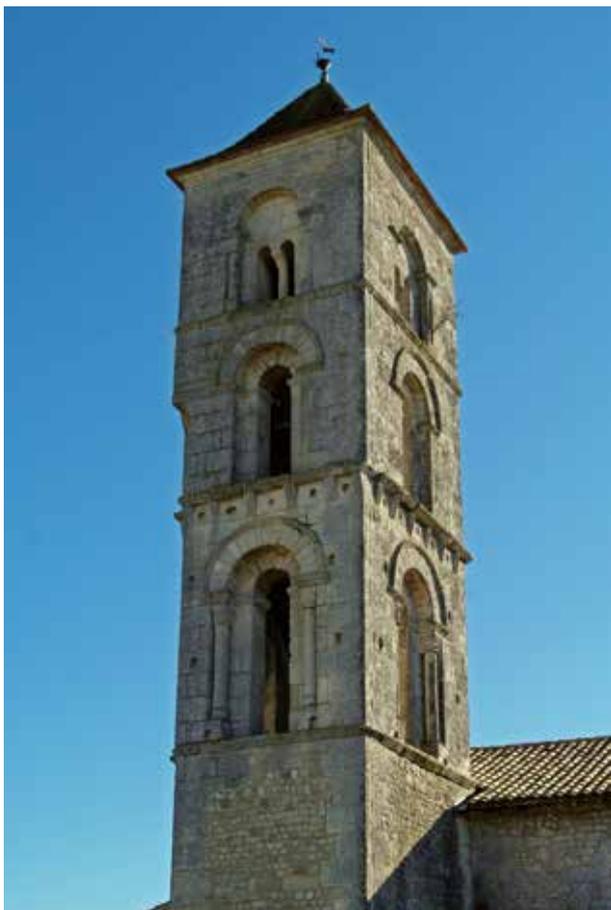


Fig. 10. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Clocher vu du nord-ouest.



Fig. 11. - Saint-Georges-de-Montagne.  
Premier étage du clocher.  
Métopes percées et consoles évoquant des triglyphes.

Ce curieux lien avec un édifice qui semble lui-même assez isolé dans le paysage de sa région ne nous apporte guère de solution définitive aux questions que soulève l'église Saint-Georges. Il constitue toutefois un argument supplémentaire à l'ancrage chronologique de cette phase de construction ou de reprise aux environs de 1100, conformément à la proposition de Michelle Gaborit.

### *Le clocher, ponctuation magistrale*

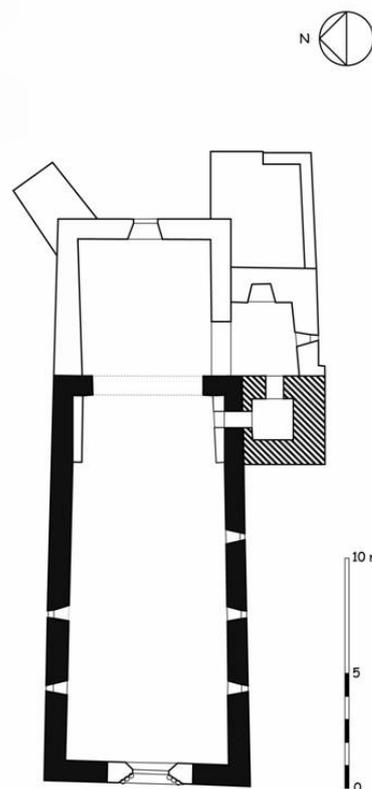
Au-delà des questions liées à l'homogénéité du monument, l'unanimité se fait autour de l'élégante silhouette du clocher, véritable accroche visuelle dans le paysage environnant (fig. 1 et 2). Cette tour, qui se dresse au-dessus des collines viticoles, impressionne par son élancement et par la qualité de sa conception. Le bras nord du transept, sur lequel elle s'élève sans solution de continuité, lui offre une base rectangulaire

assez proche du carré et aussi haute que la nef. Trois étages en pierre de taille de hauteur égale s'élèvent au-dessus, sans aucun retrait, contrairement à une pratique courante en Aquitaine. Des bandeaux plus ou moins saillants séparent et soulignent les quatre niveaux, créant un effet d'équilibre des plus harmonieux. Plus surprenant est l'effet d'encorbellement obtenu aux deux tiers de la hauteur du deuxième étage au nord-est de la tour et à la base de ce même étage sur l'angle sud-est. Cet encorbellement tout relatif résulte simplement de l'interruption d'un ressaut formant un angle rentrant depuis le bas de la tour (fig. 10). Cet artifice, qui ne concerne pas les angles occidentaux, donne l'impression d'un véritable élargissement de la construction dans les parties supérieures selon le point d'où on le regarde. Il est intéressant de constater que cette pratique exceptionnelle n'est pas unique. Elle est également avérée sur un autre clocher du domaine aquitain, mais selon une modalité qui a moins d'impact visuel. Un encorbellement similaire est en



Fig. 12. - Saint-Denis-du-Pin.  
Façade et clocher

Fig. 13. - Saint-Denis-du-Pin.  
Plan. A. Larigauderie/C. Gensbeitel.



■ XI<sup>e</sup> siècle  
 ▨ Fin XI<sup>e</sup> - début XII<sup>e</sup> siècle  
 □ Postérieur

## *Saint-Denis-du-Pin*

### *Un édifice amoindri*

Saint-Denis-du-Pin se situe à quelques kilomètres au nord de Saint-Jean-d'Angély, sur la route de Niort, là où s'étendait jadis la forêt d'Essouvert. La puissante abbaye bénédictine de Saint-Jean y avait reçu en 1026 un alleu et une chapelle d'un de ses principaux mécènes, le vicomte d'Aulnay Kadelon<sup>32</sup>. C'est sans doute cette chapelle qui est à l'origine de l'église actuelle,

effet observable à l'amorce de la tour - dotée d'un seul étage et très trapue - placée sur la travée droite entre la nef et l'abside de la petite église charentaise Notre-Dame de Cressac, qui appartient elle-aussi à cette période de mutation entre la fin du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>.

Sur les trois étages, chaque face de la tour est percée d'une fenêtre. Au premier et au second étage, ce sont de grandes baies en plein cintre à double rouleau. Celles du premier étage possèdent des colonnettes (fig. 11), alors qu'au second il n'y en a pas. Au dernier niveau, de petites baies géminées à linteaux monolithes, reposant sur une unique colonnette centrale à chapiteau en forme de tau, placée très en retrait, s'inscrivent sous un arc en plein cintre sur colonnettes de même dimension que les fenêtres du premier étage. Malgré les quelques restaurations qui ont affecté ces ouvertures<sup>29</sup>, l'ensemble est remarquablement préservé. Le décor des chapiteaux des colonnettes s'inscrit dans le prolongement des œuvres de l'abside et du portail. Un dernier trait d'originalité de cette tour réside dans le décor de la corniche assez saillante du premier étage (fig. 12). Des consoles ornées de trois bourrelets verticaux alternent avec des métopes rectangulaires qui sont systématiquement perforées d'un trou circulaire cerné d'un ou de plusieurs traits incisés. Ce dispositif évoque inmanquablement une frise dorique, et donc la référence à un modèle antique, ainsi que l'ont souligné la plupart des auteurs. Les mêmes consoles en forme de triglyphes sont présentes à l'étage du clocher de l'église souterraine de Saint-Emilion<sup>30</sup>, et de semblables métopes percées existent ici ou là en Gironde, en Dordogne et en Lot-et-Garonne<sup>31</sup>.

29. Les baies du premier étage étaient encore murées au début des années 1960, tout comme une partie de celles du dernier étage. DRAC Aquitaine, Centre de documentation des Monuments historiques, dossier de classement, jeu de 12 photographies datées de 1964.

30. Dubourg-Noves 1969, p. 55.

31. Pierre Dubourg-Noves en signale toute une série en Périgord et en Quercy, dont l'église de Monsempron, en Lot-et-Garonne ; Dubourg-Noves, p. 54-55.

32. Musset 1901-1903, t. XXX, p. 75.

restée sous la tutelle du monastère angérien jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Rien ne nous est connu de l'édification du sanctuaire et de son évolution jusqu'à la veille de la Révolution, hormis la donation d'une cloche en 1629<sup>34</sup>.

Entre 1772 et 1782, une longue procédure engagée devant le Conseil d'Etat mettait en cause les églises de Saint-Denis et de La Benâte<sup>35</sup>. La prise en charge du coût des réparations urgentes<sup>36</sup> à mener sur ces deux sanctuaires faisait l'objet d'un litige entre les habitants et l'administration royale. Cet épisode fut l'occasion pour l'architecte Ravaud à Saint-Jean-d'Angély, d'établir un devis très précis des travaux à entreprendre pour l'église de Saint-Denis, celle de La Benâte étant entièrement à reconstruire<sup>37</sup>. On ne sait jusqu'à quel point toutes les réparations proposées par Ravaud furent réellement effectuées, car certains chapitres du document conservé, tels que la construction d'un escalier pour desservir le clocher, le remplacement de la cloche ou la création d'une fenêtre au-dessus du portail occidental, n'ont manifestement pas été réalisés. En 1846, l'église est dite « en assez bon état », mais la façade et le portail « menacent ruine » et le clocher « nécessite d'être recouvert »<sup>38</sup>. Après cette date, aucun document n'a été trouvé, alors que l'état actuel de l'édifice est sans doute redevable pour une part au moins à des travaux postérieurs. Le plus surprenant, au vu de l'exceptionnel clocher de cette église, est de constater qu'elle ne bénéficie à ce jour d'aucune protection au titre des Monuments historiques.

L'église forme aujourd'hui un rectangle accosté d'une haute tour sur son flanc sud, à l'extrémité orientale de la nef (fig. 14 et 15). Une chapelle et une sacristie s'appuient dans l'angle entre la base de ce clocher et le chevet rectangulaire issu d'une campagne de reconstruction tardive, de la fin du Moyen Age ou de la période moderne. Le passage entre la nef et le chœur est marqué à l'intérieur par un arc assez épais, sans doute renforcé à l'époque moderne, puisqu'il est aussi large que le clocher, qui s'appuie contre l'édifice à cet endroit. Malheureusement, toute analyse est rendue difficile par un plâtrage systématique qui interdit l'observation des structures<sup>39</sup>. Le chœur est couvert d'une croisée d'ogives tardive, du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle. La petite chapelle qui s'ouvre entre le clocher et la sacristie présente également un voûtement d'ogives, probablement plus ancien : la présence de listels sur les nervures nous oriente vers le XIV<sup>e</sup> siècle.

La nef s'apparente à celles de nombreux autres édifices pouvant appartenir à un large XI<sup>e</sup> siècle. De plan plus ou moins rectangulaire (ses murs gouttereaux ne sont pas parallèles), elle est précédée d'une façade crépie très simple, dont le portail, repris à l'époque gothique, très abîmé, est surmonté d'un oculus cerné par une série de moulures toriques et une frise de motifs en pointes de diamants (fig. 13). Des murs gouttereaux, seul

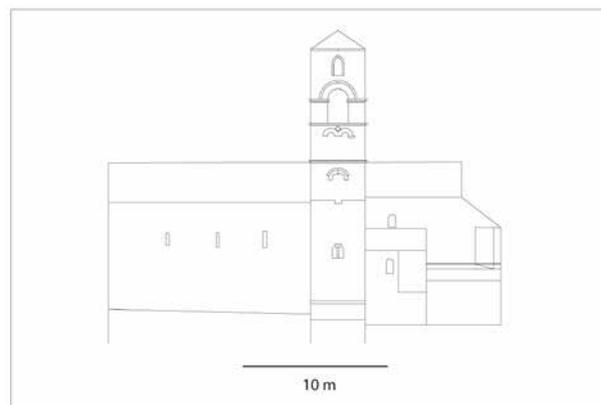


Fig. 14. - Saint-Denis-du-Pin.  
Elévation sud. A. Larigauderie/C. Gensbeitel.



Fig. 15. - Saint-Denis-du-Pin.  
Façade occidentale.

celui du midi est accessible, une maison s'appuyant contre le flanc nord de l'église. Le parement de moellons est là aussi recouvert d'un même crépi moderne (fig. 16). La trace d'arrachement d'une cheminée au milieu du mur montre qu'un

33. Cholet 1864, p. 8 ; Dangibeaud 1914, p. 271.

34. . Inscription campanaire sur la cloche encore en place.

35. . A.D. Charente-Maritime, G 28.

36. . *Idem* ; on apprend dans une lettre adressée à l'Intendant que « ...le clocher de ladite église du Pain menace une ruine tres prochaine... ».

37. . *Idem* ; cahier des charges du 22 janvier 1778.

38. . A.D. Charente-Maritime, 191 V1. Renseignements statistiques demandés par l'Évêché.

39. . *Idem* ; en 1846, le curé Guérin indique que l'église « n'offre aucun intérêt sous le point de vue de l'art ; la voûte du sanctuaire et l'arc triomphal qui l'accompagne, annonce une antiquité qui remonte au neuvième siècle... ».



Fig. 16. - Saint-Denis-du-Pin.  
Mur sud de la nef et base du clocher.



Fig. 17. - Saint-Denis-du-Pin.  
Elévation sud du clocher.

autre bâtiment, doté d'un étage, s'était adossé autrefois contre ce côté de l'église. Des traces de toitures diverses subsistent d'ailleurs également sur les deux faces occidentale et méridionale du clocher. Aucun contrefort ne vient épauler le mur de la nef, percé de trois petites fenêtres, dont l'une est curieusement percée dans la trace d'arrachement de la hotte d'une cheminée ; elle s'avère, très logiquement, être moderne, au moins dans son traitement extérieur, car son ébrasement intérieur s'inscrit dans la continuité de ceux des deux autres baies, et elle fait face à une des deux ouvertures du mur nord, aux ébrasements similaires. L'enduit est tellement couvrant qu'il masque en grande partie les encadrements des deux fenêtres qui n'ont pas connu les mêmes remaniements, mais on devine qu'elles sont dotées de linteaux monolithes à claveaux feints. Sur la plus orientale uniquement, les faux joints font retour sur l'intrados de l'échancrure en plein cintre, ce qui est peu courant.

### ***Le clocher, une curiosité aux confins de la Saintonge***

Le clocher de Saint-Denis-du-Pin est en soi un des éléments architecturaux les plus exceptionnels de toute la production romane saintongaise. Sa silhouette élancée - qui lui vaut localement d'être appelée «l'Aiguille du Pin» et son étagement continu sur quatre niveaux sans aucun retrait ni recours aux effets pyramidaux si fréquents dans les clochers de la région, lui donnent un caractère unique (fig. 15 et 17). On ne retrouve rien ici des effets d'emboîtements de volumes, de la sophistication du traitement des baies ou de la modénature ou encore des couronnements de pierre qui caractérisent de nombreux clochers romans dans les pays de la Charente. En outre, le rythme croissant des ouvertures du bas vers le haut fait écho aux modèles des campaniles lombards ou catalans (fig. 18). En effet, au premier étage, une unique baie en plein cintre occupe

le tiers central de chaque face ; au second étage, c'est une baie géminée qui crée un vide de plus de la moitié de la largeur du mur ; au dernier niveau, enfin, une grande ouverture - peut-être initialement recoupée par une baie géminée<sup>40</sup> - perce les deux tiers de la paroi, réduisant aux angles de la tour les parties pleines. Aujourd'hui, ces effets sont atténués par une occultation quasi systématique de ces ouvertures, à l'exception d'une seule, sur le côté nord du premier étage. Cette occultation paraît être ancienne, et elle résulte probablement d'une mauvaise estimation initiale de la fragilité de la construction. Elle a été effectuée avec beaucoup de soin, à l'aide de blocs taillés et ajustés autant que possible aux hauteurs des assises de l'encadrement et à la forme des arcs, et avec un parement qui vient au droit de celui des murs, sans aucune rupture. Le sommet de la tour a été repris à la fin du Moyen Age, peut-être au XVe siècle ou au XVIe siècle : quatre petites ouvertures supplémentaires, en arc brisé à double ébrasement, ont été percées pour éclairer le beffroi. Il est donc probable que cette modification soit intervenue après que l'on eût bouché les autres fenêtres.

En dehors du jeu subtil des percements, la sobriété est de mise : des bandeaux soulignent les deux derniers niveaux, des impostes reçoivent les couvrements des ouvertures. En outre, les arcs des baies du premier et du troisième étages sont entourés d'une simple frise, à chanfrein en cavet dans un cas, à têtes de diamant dans l'autre. Les effets de modénature s'arrêtent là. Les arcs sont tous constitués de claveaux cunéiformes. Plus anecdotique est la présence, tout en haut de la face occidentale, à droite de la petite baie en tiers point, d'une pierre de format carré sur laquelle est représenté en faible relief un animal - un cerf, un bouquetin ? - qui semble perché sur une branche. Ce motif est à comparer avec un élément de décor d'une maison de la fin du Moyen Age qui se trouve dans le village de Saint-Mandé-sur-Brédoire, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Denis. Il s'agit sans conteste d'une adjonction tardive, tout comme la tête d'animal en relief, sorte de modillon isolé, qui surgit du mur deux assises plus bas.

Si le parement en moyen appareil de pierre de taille est systématique pour les trois étages, le premier niveau, aussi haut que la nef, est bâti en moellons, avec des chaînages d'angles en pierres de taille dont les retours sur chaque face sont assez longs, de telle sorte que la partie centrale en moellons ne représente que le tiers de la largeur (fig. 16). On constate que le moellon règne jusqu'au niveau de l'appui de la baie du premier étage, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. De petites baies à linteaux monolithes échancrés s'ouvriraient sur les trois faces dégagées, à mi-hauteur de ce rez-de-chaussée. Elles ne subsistent à l'extérieur que sous la forme de traces très altérées, mais qui permettent toutefois de reconnaître de petits linteaux monolithes échancrés. A l'intérieur, en revanche, leurs ébrasements

sont parfaitement conservés. Une autre ouverture de même type s'ouvrirait vers le nord ; elle devait donner dans la nef, mais elle est occultée par le massif de l'arc triomphal moderne.

L'observation intérieure du clocher, rendue difficile par la présence de plusieurs planchers intermédiaires venus perturber les niveaux anciens, ne révèle aucune rupture entre les étages, à l'exception de traces d'arrachements visibles dans les angles supérieurs du rez-de-chaussée, juste sous le second niveau de plancher actuel. Cela donne l'impression d'être des vestiges de petits encorbellements. On songe à des trompes, qui pourraient être les témoins de la présence d'une petite coupole. Il s'agirait de trompes conçues en moellons grossiers, car il n'y a pas trace de pierres appareillées. Ces traces trouvent d'ailleurs un écho dans le texte de 1778 relatif aux travaux à entreprendre sur l'église<sup>41</sup>. Il est question d'établir un escalier extérieur « jusqu'à 22 pieds, où se trouve une voûte dans ledit clocher ». Cela pose toutefois la question de la liaison entre la base de la tour et ses étages, déjà soulevée par le passage du moellon à la pierre de taille. Rien ne permet d'affirmer que les deux parties de ce clocher - la base en moellon et les étages en pierre de taille - sont issues de deux campagnes distinctes. Il semble même que l'absence de rupture entre le rez-de-chaussée et l'étage constitue un argument supplémentaire dans le sens d'une contemporanéité. Si sur les faces orientale et occidentale deux assises de pierres de taille séparent le parement de moellon de la fenêtre du premier étage, sur la face méridionale, celui-ci se prolonge jusqu'à former l'appui de la fenêtre, tandis que le parement de pierre de taille qui constitue le mur de part et d'autre de la baie se confond avec les chaînages d'angles du niveau inférieur sans solution de continuité.

Nous verrons donc volontiers dans ce clocher une construction homogène. Cela pose la question du lien entre la tour et l'église. L'accès au clocher se fait par une petite porte apparemment tardive - elle est en arc brisé - ouverte à la base du flanc oriental de la tour, cachée derrière un lambris moderne de la chapelle gothique, qui, elle, s'ouvre largement vers le sanctuaire. Rappelons également qu'aucun escalier intérieur ou extérieur ne dessert la tour, mais que c'est un système d'échelles et de planchers intermédiaires - certes moderne, mais reprenant sans doute un principe ancien<sup>42</sup> - qui permet de monter jusqu'au beffroi. Cependant, même si en l'état actuel le clocher tourne littéralement le dos à l'église, il apparaît

40. Mais aucune trace d'une telle division n'est perceptible, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur.

41. . A.D. Charente-Maritime, G 28.

42. . Les niveaux actuels sont discordants par rapport aux ouvertures anciennes, mais certains trous de boulins placés immédiatement sous les fenêtres peuvent correspondre à des ancrages de planchers primitifs.

qu'à l'origine un passage direct existait, si l'on se fie à la présence, au rez-de-chaussée de la tour, d'une niche en plein cintre à claveaux étroits qui sert aujourd'hui de débarras et qui s'enfonce dans le mur nord. En fait, c'est la surépaisseur du mur produite par la construction d'un arc de renforcement à l'époque moderne qui a entraîné l'occultation de cette ancienne porte. Seul un décapage complet des maçonneries nous aiderait à voir clair. Il est tout de même possible d'affirmer que ce clocher, au contraire de ceux de Jarnac ou de Bassac<sup>43</sup>, ne s'est pas élevé sur un volume latéral pouvant être assimilé à un bras de transept ouvert par une arcade sur la nef ; au mieux y avait-il une simple porte.

Il est clair que cette église, qui mérite une protection et dont la remise en valeur du clocher constituerait une priorité, pourrait nous offrir à l'occasion de travaux la clé d'interprétation du rapport chronologique entre la nef et le rez-de-chaussée que l'on pourrait qualifier de traditionnels et les étages de la tour qui témoignent déjà une architecture plus élaborée. A quel moment faut-il situer ce monument si nous lui accordons une homogénéité que d'autres auteurs n'ont jamais mise en cause ? François Eygun<sup>44</sup> et René Crozet<sup>45</sup> ont tous les deux signalé le clocher de Saint-Denis-du-Pin, en lui accordant à chaque fois un caractère archaïque, mais sans aller plus loin dans l'analyse. On en reste au niveau de l'impression ou de l'intuition. Mais est-il possible, en l'absence d'une analyse très fine des maçonneries, d'aller au-delà ? En considérant la relative adéquation entre le mode de construction de la nef et celui de la partie inférieure du clocher, nous pouvons, semble-t-il, affirmer que ces deux éléments sont contemporains. Or, ce volume latéral, dépourvu de lien avec la nef, ne trouve guère de justification en dehors d'un projet de tour campanaire. Restent alors trois possibilités : la première serait celle d'une première tour écriquée et remontée après quelque temps ; la seconde, consisterait à séparer complètement la nef, édifiée dans un premier temps, de la tour, qu'on serait venu accoler plus tard, rez-de-chaussée compris. La troisième, qui est un compromis entre les deux précédentes, est celle d'une construction totalement homogène issue d'un seul projet mais peut-être de plusieurs campagnes, étalées entre la fin du XIe siècle et le début du XIIe siècle. Cela expliquerait que la conception du rez-de-chaussée soit encore absolument en accord avec celle de la nef.

Nous admettons donc que, comme cela est possible à Saint-Georges de Montagne, on a pu faire usage de deux techniques de construction sur un même chantier, en privilégiant la pierre de taille pour l'élément le plus monumental. Tout cela situerait la construction de l'église et de son clocher entre la fin du XIe et le début du XIIe siècle, avec peut-être une certaine antériorité de la nef, même s'il n'y pas de rupture apparente avec le rez-de-chaussée du clocher.

## Les clochers dans le contexte aquitain

### Un ensemble riche, mais disparate

Comme nous venons de le voir, ces deux édifices, s'inscrivent très largement dans la problématique du passage d'un premier à un second âge roman. Il semble en outre que l'érection d'une tour de clocher, généralement au-dessus ou à proximité du sanctuaire, constitue un des traits significatifs de l'élaboration d'une nouvelle architecture au tournant des XIe et XIIe siècles en Aquitaine méridionale. Plus difficile encore à résoudre est la question de l'émergence des formes. Quels étaient les premiers modèles ? A partir de quand et comment ce sont-ils diffusés ? Certes, le XIe siècle n'ignorait pas les tours, mais quel lien pouvons nous retrouver entre les quelques constructions, parfois conservées partiellement, de la première période de développement des formes romanes, et les tours plus nombreuses qui, d'évidence, appartiennent pour l'essentiel au XIIe siècle ?

L'Aquitaine romane se manifeste par la qualité des tours qui accompagnent les édifices religieux et par la relative diversité des formes, parfois très originales, qui leur ont été accordées. Toutefois, de nombreuses interrogations surgissent dès lors que l'on s'intéresse plus spécifiquement à ces objets architecturaux singuliers. Certes, les clochers les plus spectaculaires, ceux qui sont associés à des monuments prestigieux, ont généralement été étudiés lorsqu'ils nous sont parvenus plus ou moins intacts. Mais, dès que l'on tente de les aborder d'une façon globale, en essayant de les considérer comme des composantes à part entière de l'art roman, en cherchant à les dater et à voir quelles correspondances ils entretiennent avec les autres parties des églises auxquelles ils appartiennent, force est de constater que ce champ d'étude n'a été que très peu défriché<sup>46</sup>. Peu de recherches leur ont été consacrées de façon spécifique, et en général, peu d'auteurs ont véritablement cherché à associer les clochers et leur évolution aux formes architecturales des églises qu'ils accompagnent<sup>47</sup>. Cela s'explique d'abord par leur faible taux

43. Gensbeitel 2004-2, notices 36 et 6.

44. Eygun 1970, p. 362 ; cet auteur parle de «modestie du début roman».

45. Crozet 1971, p. 95 ; pour René Crozet il présente «des signes évidents d'archaïsme».

46. Claude Andrault-Schmitt a ouvert cette voie à travers plusieurs études, consacrées en particulier aux clochers-porches du Limousin (Andrault-Schmitt 1991), ainsi qu'au clocher de Brantôme (Andrault-Schmitt 1999) et, plus succinctement, à celui de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers (Camus/Andrault-Schmitt 2002, chap. 6, p. 163-186.).

47. On se reportera à l'inventaire pionnier, mais très large, de Denise Jalabert (Jalabert 1968) et aux actes des Journées romanes de Saint-Michel-de-Cuxa de 1996, consacrées aux tours et clochers romans et préromans, mais où l'Aquitaine ne fut pas abordée (CSMC 1996).

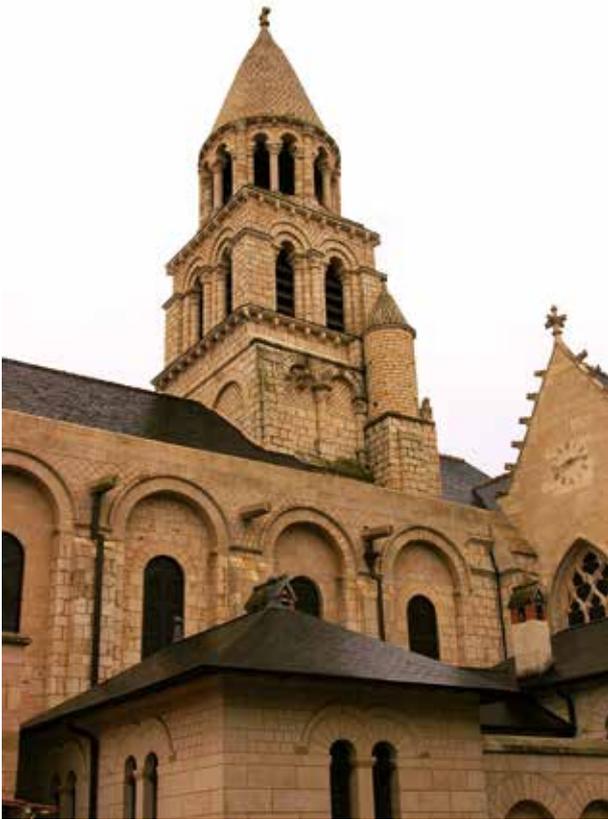


Fig. 19. - Poitiers (86).  
Clocher de Notre-Dame-la-Grande. Vers 1080.

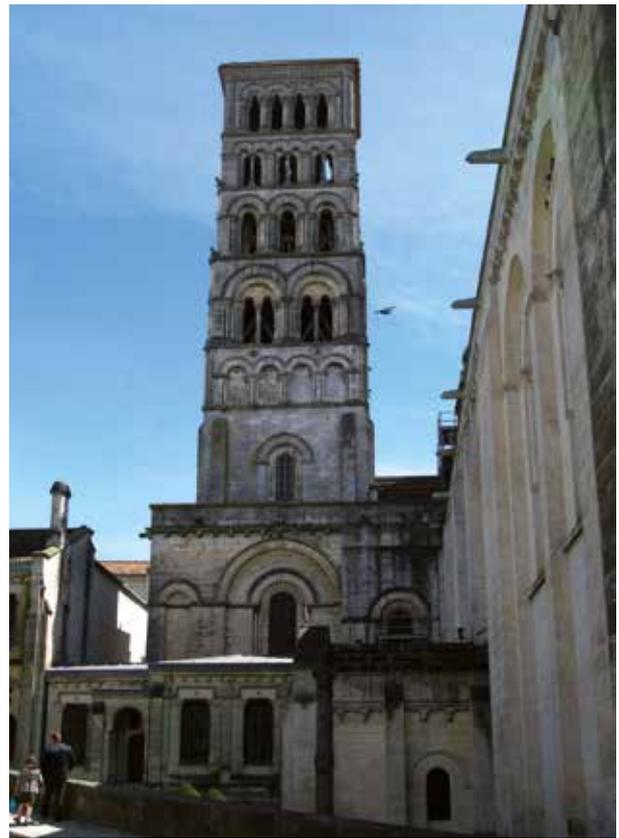


Fig. 20. - Brantôme (24).  
Clocher de l'abbatiale Saint-Pierre et Saint-Sicaire. Milieu XI<sup>e</sup> siècle.

de préservation<sup>48</sup>. En effet, seule une part infime des clochers romans a été conservée par rapport aux édifices qui peuvent être datés de cette période. Plus que toute autre partie des églises, les tours sont par nature plus fragiles. Frappés par la foudre, ébranlés par les cloches qu'ils abritent, plus facilement disloqués parce que dépourvus d'épaulements extérieurs, parfois mal stabilisés à leur base, certains clochers se sont effondrés ou ont dû être tellement repris qu'ils s'en trouvent irrémédiablement dénaturés. Et lorsque les désordres inhérents à la construction et à leur exposition aux éléments ne sont pas fautifs, leur rôle défensif potentiel ou réel et leur caractère symbolique ont pu leur valoir des déboires pires encore. Les conflits qui ont émaillé l'histoire de l'Aquitaine, depuis les luttes intestines des Plantagenêt à la guerre de Cent Ans et des guerres de Religions à la Fronde, sans oublier le vandalisme post-révolutionnaire, furent autant de phases critiques durant lesquelles les édifices religieux eurent à subir les violences des troupes armées ou des démolisseurs. Les clochers ont payé un lourd tribut lors de ces périodes agitées, avec un probable paroxysme lors des guerres civiles et religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle.

La liste des tours romanes - faisant fonction de clochers ou non - demeurées intactes est donc assez brève si on la compare à celle des églises de la même période dont une partie au moins est conservée en élévation. Toutefois, quelques constructions majeures témoignent encore de la richesse et de la diversité que nous évoquions plus haut. Parmi les grands monuments - cathédrales, abbatiales, collégiales ou prioriales importantes - du Poitou à la Gascogne, ce sont finalement les édifices poitevins qui semblent avoir mieux préservé leurs tours. A Poitiers même, les tours-porches de Saint-Porchaire et de Sainte-Radegonde, le clocher de Notre-Dame-la-Grande (fig. 19) et celui, très amoindri, de Saint-Jean-de-Montierneuf, ainsi que la tour, écrêtée, de Saint-Hilaire-le-Grand, constituent une série des plus importantes. A celle-ci s'ajoutent la tour-porche de Saint-Savin-sur-Gartempe et celle, connue par une

48 Voir à ce propos Brutails 1912, p. 208.

gravure, de l'abbatiale disparue de Charroux<sup>49</sup>. Bien d'autres édifices ont conservé des clochers, généralement établis à la croisée du transept ; citons notamment ceux de Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux, des églises Saint-Pierre et Saint-Hilaire de Melle ou de Saint-Pierre de Chauvigny. Le Limousin et les pays charentais ne sont pas en reste. S'il ne subsiste rien de Saint-Martial de Limoges, les clochers limousins à gâbles sont encore représentés par les tours de Saint-Léonard-de-Noblat ou du Dorat. La tour-porche de l'abbatiale de Lesterps est préservée, alors que l'église a en grande partie disparu. A Angoulême, des deux tours établies initialement sur les bras du transept de la cathédrale Saint-Pierre, seule celle du côté nord a survécu aux guerres de Religion, pour être finalement remplacée par une véritable copie lors des restaurations du XIXe siècle (fig. 20). A Saintes, le clocher de l'abbatiale Notre-Dame est le plus célèbre de Saintonge, faisant oublier tous ceux qui ont disparu - à Saint-Eutrope, et à la cathédrale Saint-Pierre, notamment - généralement en même temps que l'ensemble ou une partie importante des églises qu'ils accompagnaient. Le clocher saintais, inspiré de ses prédécesseurs poitevins de la fin du XIe siècle, a connu un certain nombre de variantes sur des églises rurales, à Berneuil, à Fenioux ou à Nieul-le-Virouil. D'autres formules se distinguent en Saintonge, illustrées par des constructions du XIIe siècle, telles que les tours de Thézac, de Moings et de Surgères. Si la première s'inscrit dans le prolongement des clochers à étages en retraits successifs, les deux dernières illustrent plutôt une tendance à la sophistication des articulations par la multiplication des colonnes sur un seul registre. Le Périgord conserve deux œuvres remarquables à plus d'un titre : le clocher de Brantôme (fig. 21), sans doute un des premiers de la région, qui se rattache par la présence de gâbles aux modèles du Limousin et de l'Auvergne<sup>50</sup>, et la tour monumentale de Saint-Front de Périgueux. Finalement, plus on descend vers le sud, moins on a conservé de tours. En Bordelais, on regrettera les transformations subies par la tour-porche de l'église Saint-Seurin, ou encore l'absence de clocher roman à la Sauve-Majeure. Quelques édifices de second plan ont conservé ici, comme dans les pays charentais, des clochers qui appartiennent à la phase de maturité ou aux dernières décennies de la période romane. On signalera plus particulièrement la forme octogonale de celui de Gaillan-en-Médoc, malheureusement très repris au XIXe siècle, qui s'élève sur trois étages, et l'emboîtement de volumes avec un fort retrait sur celui de Vertheuil.

### ***La question des premiers clochers en Aquitaine méridionale***

En tout état de cause, les deux clochers de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin apparaissent bien comme des objets insolites dans ce paysage architectural de

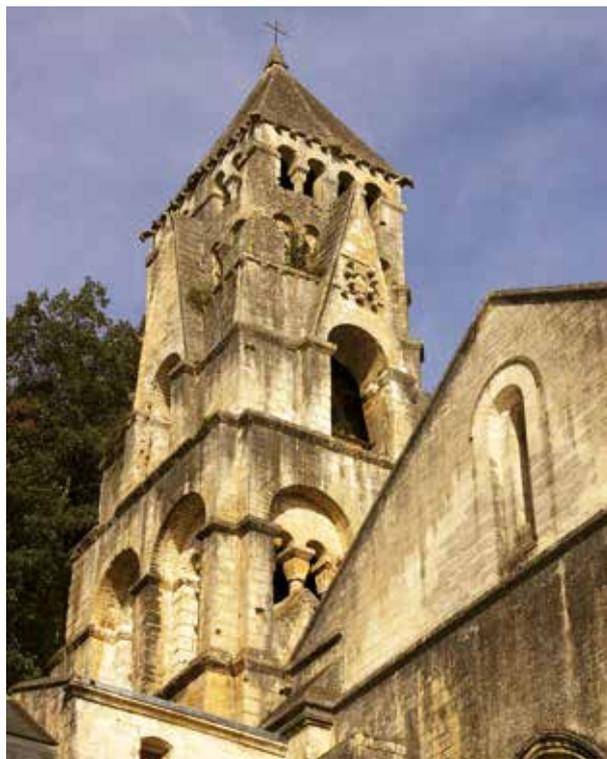


Fig. 21. - Angoulême (16).  
Clocher de la cathédrale Saint-Pierre.  
Début XIIe siècle (reconstruit au XIXe siècle).

l'Ouest aquitain. Il est en effet difficile de les relier directement à l'une ou l'autre des grandes tours appartenant aux monuments les plus prestigieux, même si l'on élargit l'horizon vers le Languedoc voisin. Seuls les clochers d'Angoulême et de Saint-Front-de-Périgueux, du fait de leur élan vertical particulièrement marqué, associé à un plan carré à plusieurs étages, pourraient se prêter, de façon assez lâche, à la comparaison en raison de l'analogie de leurs proportions, rapportées à une échelle plus réduite. Mais dans ces deux cas, de façon discrète et progressive à Angoulême, de façon plus nette à Périgueux, ces tours présentent une série de retraits progressifs des étages les uns par rapport aux autres. Du fait de la présence de l'édicule en forme de tholos qui la couronne, la tour de Saint-Front se rapproche d'ailleurs des clochers à emboîtement de volumes, dont ceux de Notre-Dame-la-Grande, de Saint-Jean-de-Montierneuf et de Notre-Dame de Saintes proposent de magistrales variantes, moins élancées mais parfaitement intégrées au volume de l'église qu'ils dominent.

49. Camus 1991, planche XV, fig. 9 et planche XVI, fig. 10.

50. . Andrault-Schmitt 1991.



Fig. 22. - Jarnac (16).  
Clocher de l'église Saint-Pierre. Début XIe, XIIe et XIIIe siècles.

Les deux clochers étudiés ici diffèrent de tous ceux évoqués plus haut non seulement par leur silhouette, mais aussi par l'absence de toute articulation verticale, alors que les tours majeures en sont systématiquement pourvues. Leur verticalité très dépouillée est tempérée seulement par la présence des corniches ou bandeaux plutôt discrets soulignant chaque niveau, comme un simple rappel des savants étagements qui animent les clochers aquitains les plus prestigieux. Certes, il existe d'autres tours, de second rang, qui sont dépourvues de pilastres, de colonnes engagées ou d'arcades structurant leur élévation. Mais celles-ci sont généralement plus modestes dans leur élan vertical et possèdent des proportions plus trapues. On songe ici au clocher de Saint-Léon-sur-Vézère, par exemple, avec ses deux niveaux simplement séparés par un léger talus, le premier étage étant percé de deux baies en plein cintre et le second d'une claire-voie à trois baies sur colonnettes.

Où donc pouvons-nous situer ces deux curieux clochers dans le paysage architectural roman de l'ancienne Aquitaine et dans le développement chronologique de cette production ? Nous l'avons vu, les œuvres majeures ne nous sont que de peu de secours. Si nous recherchons des analogies avec d'autres

monuments, nous pouvons en trouver une en abordant ces tours du point de vue de leur relation particulière au corps principal de l'église.

Les clochers édifiés latéralement à la nef ne sont pas rares<sup>51</sup>, et la plupart de ceux qui s'accrochent à une nef en moellons sont, clairement et sans ambiguïté, postérieurs à la première construction<sup>52</sup>. Toutefois, dans deux cas, nous connaissons des tours romanes du XIIe siècle qui sont venues se greffer sur des volumes latéraux assimilables à des bras de transepts bas appartenant à des églises construites en moellons. L'église priorale Saint-Pierre de Jarnac (fig. 22) et l'abbatiale Saint-Etienne de Bassac, en Charente, conservent leurs nefs uniques en moellons, dotées d'au moins un appendice latéral en leur extrémité orientale<sup>53</sup>. A Bassac, il est évident qu'il s'agissait d'un transept bas, alors qu'à Jarnac, un doute subsiste. Mais dans les deux cas, ces appendices latéraux, situés au nord et à chaque fois dotés d'absidioles orientées, ont été renforcées intérieurement au milieu du XIIe siècle pour être couvertes d'une coupole sur pendentifs avant que l'on n'y établisse des clochers. Celui de Bassac est une œuvre tardo-romane remarquable, dotée de plusieurs étages en retrait progressif et coiffée d'une flèche de pierre conique, tandis que celui de Jarnac a connu des déboires dès le XIIIe siècle : il n'en subsiste que l'étage inférieur.

Nous voyons donc à travers ces deux exemples, auxquels nous pouvons ajouter notamment l'église de Cars en Gironde<sup>54</sup>, que l'utilisation a posteriori d'anciens transepts en maçonneries de moellons - éventuellement renforcés - permettait d'édifier une tour monumentale sans avoir à procéder à une reprise en sous-œuvre, toujours plus complexe, du volume principal de l'édifice<sup>55</sup>. Devons nous pour autant conclure que nos deux clochers résultent d'un processus analogue ? Nous avons vu que la rupture entre leur base et les étages y est moins nette, que les modes de voûtement y sont moins élaborés et nous devons rappeler de surcroît que ces exemples n'éclairent pas les caractéristiques singulières du traitement de leurs étages. L'analyse détaillée que nous en avons menée nous conduit

51. René Crozet rappelle que ce cas de figure, qu'il identifie sur des édifices du XIe siècle tels que Saint-Etienne de Bassac, s'est reproduit en Saintonge tout au long de la période romane. Il y voit une survivance et en signale 25 exemples ; Crozet 1971, p. 95 et n. 87.

52. . C'est le cas, entre autres, de ceux de Taillant (17), de Fenioux (17) ou encore de Saint-Trojan (16) en Saintonge ; Gensbeitel 2004-2, notices 96, 33 et 89.

53. . Gensbeitel 2004-2, notices 6 et 36.

54. Gaborit 1979, t. 1, p. 186-188. Le clocher de la fin du XIIe siècle y est établi au-dessus d'un bras de transept en moellon, mais de même hauteur que la nef.

55. L'abandon probable d'un premier projet de clocher à la croisée du transept de l'abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux illustre bien cette difficulté.

vers une datation aux environs de 1100, sans doute dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle, conformément à la proposition de Michelle Gaborit concernant ce qu'elle interprète comme la seconde campagne de Saint-Georges-de-Montagne.

L'étude des mutations de l'architecture romane dans l'Aquitaine méridionale à l'approche de 1100 laisse deviner un phénomène qui mériterait une analyse approfondie, et dont ces deux édifices sont en quelque sorte des sentinelles. Il semble que la construction de clochers fasse partie des orientations nouvelles qui marquent, au moins sur les édifices ruraux<sup>56</sup>, le renouvellement de l'architecture des églises et l'introduction de formes plus élaborées<sup>57</sup>. Les clochers pourraient être d'importants marqueurs de l'éveil à une architecture proprement romane, suivant des impulsions dont l'origine est sans doute à rechercher dans le renouveau liturgique et symbolique qui accompagne la réforme grégorienne. D'autres types formels sont d'ailleurs représentés dans cette génération contemporaine des premiers grands monuments romans de la région. Le clocher placé à la croisée d'un transept, ou sur la travée droite de chœur, est une alternative à ces tours latérales. Il peut d'ailleurs être conçu, au départ de la construction, comme le premier module autour duquel viennent ce greffer les autres volumes. Les tours semblent dans ce cas plus trapues, et dotées d'un seul ou de deux étages. Les clochers des églises de Nanclars, en Charente (fig. 23), et de Bougneau, en Charente-Maritime, pourraient appartenir à cette génération. Certes, l'absence de décor rend difficile la datation de ces constructions. Néanmoins, il est à noter qu'à Nanclars, au-dessus du portail occidental, on relève la présence d'une corniche qui a été buchée, laissant entrevoir sur les modillons qui ont eux-aussi été martelés, des traces de silhouettes analogues aux «bonshommes» de l'avant-corps de Saint-Georges. Quant à l'église de Bougneau, le chevet auquel s'intègre son clocher offre un décor largement inspiré de l'Antiquité, à l'instar de la corniche de l'étage de cette même église de Montagne.

Hormis ces points communs assez ténus, le décor et la modénature des deux tours qui nous occupent ici sont assez discrets et n'offrent que fort peu d'opportunités de comparaison avec d'autres clochers. Seule la modeste manifestation du goût pour l'art antique que représente la corniche de Saint-Georges-de-Montagne pourrait évoquer, une fois de plus un lien, difficile à préciser, avec le clocher de Saint-Front de Périgueux. Mais entre le recours à un vivier de modèles communs et l'influence directe il y a une multitude de variantes possibles, qui, en outre, ne s'avèrent pas spécialement attachées aux tours et clochers.

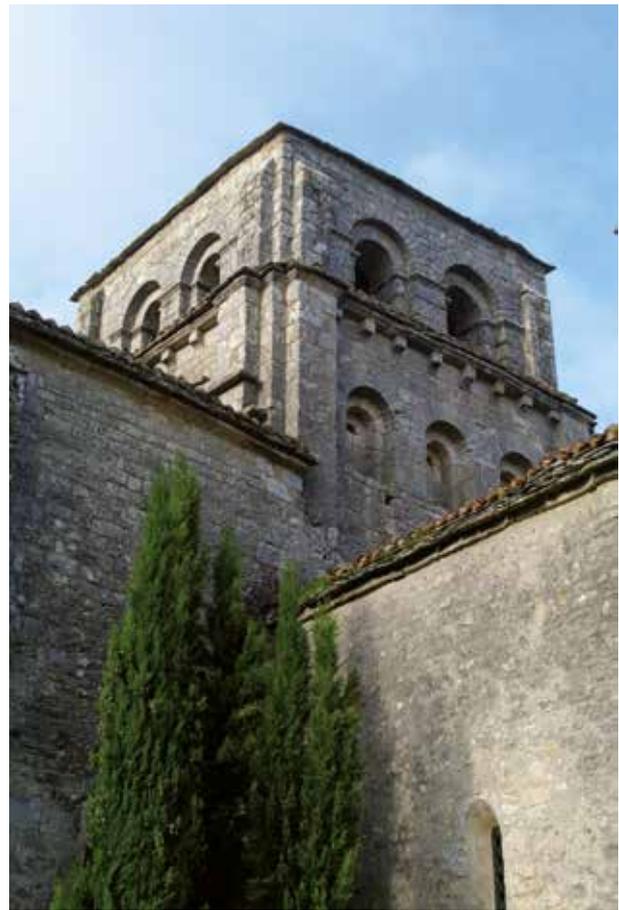


Fig. 23. - Nanclars (16).  
Clocher de l'église Saint-Michel. Fin XI<sup>e</sup> siècle.

## *Conclusion*

En définitive, si nous pouvons préciser à l'aide de quelques arguments inédits la chronologie relative de ces deux églises et de leurs clochers - des œuvres proches de 1100 - le constat initial de leur relatif isolement se trouve renforcé. Si géographiquement ces deux clochers sont bien aquitains, leur typologie ne renvoie directement à aucune construction connue dans le paysage architectural de l'ancien duché. Bien entendu, la tentation est grande de rechercher des modèles exogènes. Et d'évidence, les silhouettes élancées de ces tours dépourvues

56. Cette évolution est également perceptible sur certains monuments majeurs. Ainsi l'église abbatiale Notre-Dame de Saintes, où la construction du clocher à la croisée est intervenue sans doute un demi-siècle après la première consécration. Voir notamment Gensbeitel 2004-2, notice 91.

57. . Gensbeitel 2004-2, t. 1, p. 145-162.



Fig. 24. - Puissalicon (34).  
Clocher de l'église (disparue) Saint-Etienne-de-Pezan.  
Début du XIIe siècle.

d'articulation et de décrochement ainsi que le rythme subtil des ouvertures ne manquent pas d'évoquer les campaniles que l'on associe en général au «premier art roman méridional». De l'Italie du Nord à la Bourgogne méridionale, de la Provence

au Roussillon et de la Catalogne aux vallées pyrénéennes, de telles silhouettes sont familières. Mais là aussi, il faut se garder de toute conclusion hâtive ; le constat d'une ressemblance ne saurait dispenser d'une analyse plus approfondie pour pouvoir confirmer ces rapprochements. Il est évident que si une comparaison devait être établie, elle devrait tenir compte de certaines spécificités : l'absence de toute référence au système des bandes lombardes et le recours pour les étages, à la pierre de taille qui démarque nettement ces clochers des œuvres de la première moitié du XIe siècle. Certaines survivances de la fin du XIe ou du XIIe siècle se prêtent davantage à quelques rapprochements dans les régions concernées, mais généralement ceux-ci restent partiels. La tour de Puissalicon (34) (fig. 24), par exemple, où la pierre de taille est déjà employée, et qui peut dater du début du XIIe siècle, se rapproche par sa silhouette de nos deux monuments, mais on y trouve encore des motifs d'arcatures qui prolongent la tradition des bandes lombardes. La tour sud de l'abbatiale de Caunes-Minervoises (12), également du début du XIIe siècle, partage avec nos deux clochers la position latérale, le parement en pierre de taille et la forme évoluée des baies étagées sur trois niveaux, mais elle a une allure plus trapue, avec deux travées sur chaque face, et aucun bandeau ne sépare les étages. Enfin, la tour de Notre-Dame d'Aubugne (84), en Provence, aussi gracile que les nôtres, fait également appel à la référence antiquisante, mais sous la forme de pilastres cannelés qui créent une forte articulation. Ces trois exemples ne suffisent certes pas à résoudre le problème, mais ils montrent que les variantes sont nombreuses et que le rapprochement terme à terme se révèle difficile. En outre, nous avons vu que certains détails de l'architecture et du décor des clochers de Saint-Georges et de Saint-Denis les rattachent à des formes et des usages repérables sur d'autres édifices en pays charentais, en Périgord ou dans les régions plus méridionales de l'Aquitaine. Peut-être sont-ils les seuls rescapés d'une série plus vaste, et, pourquoi pas, les témoins du rayonnement de l'un ou l'autre des clochers de monuments aquitains plus prestigieux ayant disparu sans laisser d'autre souvenir.

## Bibliographie

- Andrault-Schmitt 1991 ; Andrault-Schmitt, Claude : «Les premiers clochers-porches en Limousin (Evaux, Lesterps, Limoges) et leur filiation au XIIe siècle», *La façade romane, Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, 1991, p. 199-216.
- Andrault-Schmitt 1999 ; Andrault-Schmitt, Claude : «L'église abbatiale de Brantôme (Saint-Pierre et Saint-Sicaire)», *Congrès Archéologique de France, 1998, Périgord*, Paris 1999, p. 143-160.
- Biron 1925 ; Biron, Dom Réginald, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, Bordeaux, 1925.
- Bourgade 2009 ; Bourgade, Christelle, *Les édifices religieux de la Communauté de Communes de Lussac*, 2 vol. (littérature grise), mémoire de Master 1, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 2009.
- Brutails 1912 ; Brutails Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912.
- Camus 1991 ; Camus, Marie-Thérèse : «De la façade à tour à la façade-écran dans les pays de l'Ouest. L'exemple de Saint-Jean-de-Montierneuf de Poitiers», *La façade romane, Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, 1991, p. 237-253.
- Camus/Andrault-Schmitt 2002 ; Camus, Marie-Thérèse et Andrault-Schmitt, Claude (dir.), *Notre-Dame-la-Grande de Poitiers. L'œuvre romane*, Paris, 2002.
- Castelnau 1861 ; Archives Départementales de la Gironde, 162 T 15-3, Marquis de Castelnau, *Notes archéologiques*, vol. IV, 1860-61.
- Cholet 1864 ; Cholet, Abbé F.-E. : *Etudes historiques, géographiques, archéologiques, sur l'ancien diocèse de Saintes, aujourd'hui diocèse de La Rochelle et de Saintes*, La Rochelle, 1864 ; tiré à part de 50 p. du *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, n° 7, 11, 13, 52.
- Crozet 1971 ; Crozet, René : *L'art roman en Saintonge*, Paris, 1971.
- CSMC 1996 ; *Tours et clochers à l'époque préromane et romane, Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n° 27, 1996.
- Dangibeaud 1914 ; Dangibeaud, Charles : « Le pouillé historique du diocèse de Saintes en 1683 », *Archives Historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. XLV, 1914, p. 215-277.
- Dubourg-Novès 1969 ; Dubourg-Novès, Pierre : *Guyenne romane*, éd. Zodiaque, La-Pierre-qui-Vire, 1969.
- Eygun 1970 ; Eygun, François : *Saintonge romane*, éd. Zodiaque, La-Pierre-qui-Vire, 1970.
- Gaborit 1979 ; Gaborit, Michelle : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques)*, 4 vol. (dactylographiés), Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1979.
- Gardelles 1959 ; Gardelles Jacques : «Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe-XIe siècles) », *Revue historique de Bordeaux*, t. VIII, 1959, p. 253-266.
- Gardelles 1990 ; Gardelles, Jacques : « Les monuments du Moyen Age dans le département de la Gironde. Art et histoire », *Congrès Archéologique de France, 1987, Bordelais-Bazadais*, Paris 1990, p. 9-19.
- Gensbeitel 2004-1 ; Gensbeitel, Christian : «Melle, église Saint Savinien», *Congrès archéologique de France, 2001, Deux-Sèvres*, Paris, 2004, p. 179-186.
- Gensbeitel 2004-2 ; Gensbeitel, Christian : *L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et sa transformation à l'aube du XIIIe siècle*, 5 vol. et un vol. d'index (littérature grise), thèse de doctorat, Université Bordeaux III, 2004.
- Hanusse 1990 ; Hanusse, Claire : « L'église Saint-Georges-de-Montagne », *Congrès Archéologique de France, 1987, Bordelais-Bazadais*, Paris, 1990, p. 221-229.
- Jalabert 1968 ; Jalabert, Denise : *Clochers de France*, Paris, 1968.
- Musset 1901-1903 ; Musset, Georges (éd.), « Cartulaire de Saint-Jean-d'Angély », *Archives Historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. XXX, 1901 et t. XXXIII, 1903.